

ÉDUCATION NATIONALE Il faudrait peut-être que quelqu'un fasse quelque chose

■ MARIN DE VIRY

A ymeric Patricot fut d'abord un petit bolide scolaire – HEC, agrégation de lettres modernes – puis devint professeur et enseigna trois ans durant les lettres dans des quartiers « difficiles », doux euphémisme qui désigne ces territoires français aussi dévastés qu'abandonnés. Cet *Autoportrait* (1) n'est toutefois pas un de ces nombreux ouvrages, à la fois respectables et déprimants, analysant le choc culturel puis psychique ressenti par des professeurs pétris des trésors de la tradition littéraire, brutalement mis face à une salle de sauvageons. Le récit de Patricot relève en effet moins de l'exercice égotiste que d'une réflexion sur les ressorts de l'éducation des classes paupérisées. C'est un bilan prospectif bourré d'intelligence et de sensibilité, dénué de préjugés comme d'illusions lyriques, aussi éloigné du cynisme que de l'irénisme. Je l'ai lu comme un excellent livre politique sur l'éducation, qui allie une grande capacité polémique à un calme charisme de sympathie.

La spirale de la *loose*

Mais qui sont-ils, ces sauvageons ? La part sombre, d'abord : des gamins dans la spirale de la *loose*, tout simplement – *loose* familiale, sociale, morale, scolaire, économique – qui développent logiquement, et tragiquement, une forme d'irrédentisme des perdants, de fierté des humiliés (si vous me passez ce paradoxe), et de nationalisme des ratés en devenir. En conséquence turbulents, sans repères, provocateurs, au bord des limites, dans des quartiers où la désespérance est telle que le professeur est « considéré comme un intrus », un empêcheur d'être misérable en rond, un petit Blanc qui vient perturber le train-train de la « rage ». Une jolie cible, en somme. « Il » arrive avec ses salades de « l'autre monde » : le monde de l'emploi, le monde des Blancs, le monde de la France. Avaler la moindre bouchée de la salade du savoir est un déshonneur immarcescible pour ces gamins. En revanche, mettre le son de ses écouteurs à fond pendant la leçon de syntaxe est la plus banale des manifestations de leur honneur de cancre.

La part lumineuse, ensuite : ceux qui s'accrochent, ceux qui ont du talent et finissent par s'en apercevoir, ceux qui voient de la lumière dans certains textes, notamment Molière, toujours « vibrant ».

Mais au total, une résistance instinctive à la transmission du savoir sur un fond de niveau scolaire catastrophique.

Face à la situation dans ces zones d'éducation prioritaires (ZEP), les fonctionnaires de l'Éducation nationale devraient cultiver collectivement l'état d'esprit de Godefroy de Bouillon sous les murs de Jérusalem, frémissant d'ardeur et prêts à y laisser leur vie. Loin de ce tableau viril, Aymeric Patricot décrit sans férocité excessive – la réalité l'est assez – un système en repli accéléré, qui jette sournoisement l'éponge du réel. Qui fait semblant d'être en phase avec des objectifs généreux et abstraits, presque sentimentaux, tout en laissant cyniquement et secrètement tomber la mission. Quelque chose comme « un repli stratégique sur des positions préparées à l'avance », selon le baratin de l'état-major pendant la débâcle de juin 1940.

C'est à tous les étages qu'on observe ce mélange délétère de bonté abstraite et de renoncement déguisé.

Au premier étage, celui de l'entrée dans la carrière, la tonalité « sentimentale » s'exprime dans le discours de l'institut de formation

des maîtres (IUFM), censé préparer les professeurs à la confrontation avec les classes. Les formateurs développent benoîtement une théorie sophistiquée de la relation maître-élève, dans laquelle ce dernier est au « cœur du savoir ». Malheureusement ce beau dispositif disjoncte à la première rencontre avec une classe un peu difficile... La tonalité cynique, c'est que le même IUFM n'aborde jamais les sujets qui fâchent : l'autorité, le traitement de la disparité des niveaux entre les élèves, le contrôle des dérapages verbaux ou comportementaux, toutes choses qui sont le pain quotidien des jeunes recrues lâchées sur le front. L'irénisme anthropologique conduit tout droit à la catastrophe opérationnelle. Celle-ci étant constatée, on truque le baromètre.

Les sophismes du laisser-aller

C'est le travail qu'on abat au deuxième étage, celui de la bureaucratie. Là se rencontrent les « encadrants » administratifs des établissements et, plus haut, du rectorat. Si je me réfère au texte de Patricot, on y observe la mise en œuvre de quatre grandes compétences : 1) Ne pas vouloir savoir ; 2) Transférer la culpabilité ; 3) Étouffer ; 4) Faire semblant.

Je reprends. 1) Ne pas vouloir savoir, c'est par exemple être informé (il faudrait être sourd et aveugle pour ne pas l'être) que les élèves sont turbulents, insolents, voire agressifs, et progressent beaucoup trop lentement pour que l'année scolaire ressemble à quelque chose. Mais c'est aussi s'empêcher de penser que c'est anormal, que ça cloche, qu'il faudrait peut-être que quelqu'un fasse quelque chose. 2) Transférer la culpabilité, c'est, en cas de dérapage, faire porter la faute sur le professeur, qui aurait dû « tenir sa classe ». Il va de soi, pour les dirigeants de l'établissement, qu'un frêle agrégé frais émoulu doit subjuguier d'un simple regard altier, porteur de l'humanisme républicain, une trentaine d'athlètes hostiles, survitaminés, et décidés à toucher le point de rupture où le chahut se transforme en émeute... L'enseignant qui ne contrôle pas sa classe est tenu par la superstructure comme un mauvais élément, un perturbateur, un mouton noir. Il vient contrarier le dispositif de négation du réel. Ceux qui sont ainsi catalogués comme des faibles n'ont aucun soutien, intériorisent leur pseudo-culpabilité, finissent en congé maladie

ou en vacances, ce qui est à peu près la même chose. 3) Étouffer. Un problème survient à un moment ou un autre (on ne voit pas tellement comment il pourrait en être autrement dans le climat de l'établissement décrit par Patricot) : alors, comme dans *Astérix*, la légion romaine avance en tortue, boucliers sur toutes les faces ; la bureaucratie sort le blindage réglementaire. La « com » distille des euphémismes, les autorités locales sont appelées à la rescousse pour banaliser l'événement, l'explication privilégiée trouve comme par hasard ses causes dans le « hors-scolaire ». L'évitement de la catharsis est une discipline bien rodée. Pas de drame, pas de réaction ; pas de réaction, pas de remise en cause ; pas de remise en cause, on continue comme ça. Ça s'appelle « préserver la réputation de l'établissement » (dans lequel personne ne met ses enfants s'il a les moyens de les mettre ailleurs : on se demande donc ce qu'il y a à « préserver », en réalité). 4) Faire semblant : cette compétence-là consiste par exemple à dire que tous les élèves ont le « niveau », que tout le monde passe en classe supérieure. Quand l'exigence est nulle, les résultats sont toujours excellents. Mais attention : l'absence d'exigence est documentée, théorisée, nourrie de rapports circonstanciés. Si un enseignant s'aventure à proposer un redoublement, on sort l'artillerie lourde : il est statistiquement prouvé que ça ne sert à rien, et que ça coûte cher. Résultat, un paralogisme à décorner les bœufs : il ne faut pas mettre en situation d'échec un élève en situation d'échec. Bref, on bâtit des sophismes sur le laisser-aller.

Au total, cette faillite bureaucratique laisse à l'auteur une impression de dégoût profond, tendant au mépris : les rapports qu'il entretient avec la hiérarchie « fleurent l'imposture ou l'autoritarisme ». Les autorités de l'établissement « se désintéressaient de mon travail, [...] et fermaient les yeux sur la dureté de mes conditions de vie ». À l'étage au-dessus, c'est une « sordide valse de vanités ». Le fond de vécu du narrateur : il se sent lâché en rase campagne par des bureaucrates futiles.

Tout prend son non-sens, si je puis dire, au troisième étage, l'étage politique. Ici, citons ce passage remarquable sur cette pente à accepter la fatalité qui lui semble à l'œuvre tous les jours :

• Cherchant à comprendre cet étonnant refus [...] de prendre le problème à bras-le-corps, j'en suis arrivé [...] à schématiser le problème de la façon suivante : la droite ne traiterait pas la question parce qu'.../elle ne

juge pas nécessaire de dépenser de l'argent pour des populations qu'elle accepte à peine, [...] qu'elle estime perdues [...] ; quant à la gauche, elle ressentirait une certaine gêne devant une réalité moins docile qu'elle ne l'aurait souhaité ; une répugnance, même, face à des efforts qui signaleraient un erreur de jugement, un optimisme en décalage avec certains signaux alarmants. [...] Dans les deux cas, les yeux qui se ferment et l'espoir que les problèmes se résoudre d'eux-mêmes. [...] En fin de compte, étonnante similitude d'inertie. »

Il pointe l'écrasante responsabilité des politiques. Le fatalisme est une politique, le fatalisme est un pouvoir, et il a naturellement des conséquences en chaîne, comme une politique volontariste en aurait. Il faut aimer les conséquences des causes que l'on veut : ne rien faire, c'est lâcher dans la nature des élèves qui deviendront, sous une forme ou une autre, des ennemis de la société.

Cet ouvrage très sain propose aussi une belle réflexion sur l'identité française. Celle du narrateur a été bousculée face à ces classes de jeunes gens très majoritairement noirs de peau, ou d'origine familiale maghrébine. Il médite sur son réflexe identitaire, consistant à coller à ses origines régionales par réaction, ne se satisfait pas de ce *mezzo termine*, cherche une définition de la France compatible avec ce qu'il voit, et finit par s'en tirer par le haut, en appelant à la rescousse son métier qu'il aime, et sa mission pédagogique à remplir. Au fond, se dit-il, les gamins, ils sont en face de lui, ils sont un morceau de la France de demain. C'est comme ça et c'est bien comme ça.

Cela m'a rappelé sœur Emmanuelle voyant arriver de nouveaux enfants pauvres dans son refuge du Caire, s'écriant : « Remercions le Seigneur de nous donner toutes ces occasions d'aimer ! »

Il faut aimer avoir les bras chargés, par les temps qui courent.

1. Aymeric Patricot, *Autoportrait du professeur en territoire difficile*, Gallimard, collection « NRF ».

■ Marin de Viry est l'auteur de *Pour en finir avec les hebdomadaires* (Gallimard, 1996) et du *Matin des abrutis* (Lattès, 2008). Son dernier essai, *Tous touristes*, est paru en mars 2010 chez Flammarion, coll. « Café Voltaire ».